

## Soir d'Automne



O soirs agonisants d'automne! O bois rouillés  
 Où dorment des parfums perfides et mouillés!  
 O charme qui fais mal! O poignante amertume  
 Du soleil trépassé dont la clarté posthume  
 Rêve dans les marais comme un long souvenir!  
 O troublante beauté de ce qui va finir!  
 Mystérieux aimant des saisons bouleversées.  
 Vous m'avez suggéré d'étranges amoureuses  
 Qui, lentes, deux à deux, et se dormant les mains,  
 D'une mystique odeur d'invisibles jasmins  
 Embaument à jamais le songe de mes songes,  
 Dans la forêt stellaire et pleine de mensonges,  
 Voluptueusement passent près de mon cœur.

Voici venir à moi l'inoubliable chœur.

On croirait voir, au fond d'un nocturne prestige,  
 Des nymphéas en fleur qui glissent sur leur tige,  
 Dans un ruissellement de lune et d'infini;  
 Et leurs grands yeux plaintifs, comme un miroir terni,  
 Retiennent une aveugle et lointaine lumière.  
 Voici, voici venir à moi, sans la clairière,  
 Ces princesses d'autan que célébra Villon  
 Par sa tendre ballade, à travers un sillon  
 Adorablement bleu de gloire et de légende.

Reines des Iles d'or et de Brocéliande,  
Voici venir Yseult, Viviane, et leur roïp  
Farouche et douce emplit l'âme éparse du bois,  
Semblable en sa langueur aux chansons étouffées  
Que sous un puits magique exhalaient des fées.  
Leurs limaces de noire où, pareils à des yeux,  
Regardent fixement des bijoux précieux,  
Luisent sur le gazon comme un pâle incendie.

Voici, sous un éclair blafard de tragédie,  
Spectrales, et gardant, sous leurs saïs triomphaux,  
La sinistre rougeur des tordants échafauds  
Sur la lividité de leur nuque coupée,  
Où l'ironie atroce et froide de l'épée,  
Parodiant ainsi leur lueur éblouissante,  
Simule un long collier de rubis et de sang,  
Les voici, Jane Gray, Anne Boleyn, Marie  
Stuart, à qui la mort a sonné pour patrie  
Les cœurs silencieux où rêve le passé,  
Et Marie-Antoinette, et ce cygne blessé  
Qui chante pour toujours sans mot à l'amballe,  
Lys altier brusquement pourpre, rose fatale  
Dont le supplice est pur comme un effeuillement,

Qui marche la serrière, et ferme étrangement,  
Douce comme un reflet de neige sans les vagues;  
A travers la lueur d'opale de ses bagues,  
Sous le geste pensif de ses frêles doigts blancs,  
Les yeux surnaturels aux longs regards tremblants,  
Qui, sous la nuit première et l'azur plein de voiles,  
Avant d'être des yeux ont été des étoiles.

Albert Giraud